

Souvenirs, souvenirs... (épisode 13)

J'étais parti pour te parler du comment et du pour quoi de mon premier *vrai* roman, comme promis, mais me voilà pris d'un scrupule.

Ce qu'on exprime à une époque donnée, Fabrice, et quel que soit son mode d'expression (littérature, musique, peinture...), n'est pas le seul produit d'une vocation supposée naturelle ou d'un contexte socioculturel plus ou moins favorable, ce qu'on exprime s'inscrit aussi dans une évolution propre à la pratique expressive ainsi choisie, elle-même partie prenante de la grande Histoire.

L'usage contemporain (sinon libéral...) que tu fais du mot *romantisme*, par exemple, comme quasi synonyme d'*idéalisme* ou de *sentimentalisme*, me semble nécessiter à cet égard une petite mise au point.

C'est qu'avant d'indifféremment caractériser une comédie niaise ou un clair de lune (un soutif de dentelle, une généreuse indignation, le culte du *Che* ou une croisière Costa sur l'Adriatique...), le romantisme a d'abord été, faut-il te le rappeler, un mouvement littéraire et artistique européen contestataire très précisément situé entre la fin du XVIIIème siècle et le milieu du XIXème.

Autant dire, avant et après 89, le versant culturel de la revendication libérale dans le temps même de son accession effective au pouvoir.

Les acteurs/penseurs du romantisme ? Ils ont de fait les mêmes origines sociales que ceux du libéralisme : la petite noblesse et la bourgeoisie aisée, l'une et l'autre bridées dans leurs aspirations par l'arbitraire des interdits d'ancien régime liés au cloisonnement de leurs conditions respectives. Pour les artistes et écrivains issus de ces deux classes, principales bénéficiaires de l'abolition des privilèges, comment la Révolution Française n'aurait-elle pas représenté, sinon la Liberté avec un grand L, du moins l'opportunité d'une formidable Libération ?

Tant des statuts, il faut dire, que des contenus et des formes.

Tu n'as pas pu l'oublier : dans un système pyramidal au sommet duquel un monarque était postulé garant d'un Beau d'essence divine, il y avait jusqu'alors aussi peu d'espace ouvert à la diversité des inspirations et des goûts qu'à leur évolution : comment aurait-on imaginé au Dieu unique et intemporel un *bon goût* suprême à géométrie variable et foncièrement différent d'un siècle à l'autre, d'un souverain et d'un pays chrétiens à l'autre ?

Tu n'as pas pu oublier, à cet égard, la fondation par Richelieu de l'Académie Française, clairement destinée à unifier la langue du royaume et réguler son bon usage. Tu n'as pas pu oublier non plus le si momifiant *Art poétique* de Boileau naguère disséqué en classe de troisième : sa méthodique hiérarchisation des genres, son souci de figer les codes autour de l'imitation des Anciens, sa canonique règle des unités et son catalogue de toutes les façons appropriées de dire ce qu'il convenait de dire ou de ne pas dire si on voulait figurer parmi ceux que leur contemporain, le bourgeois Monsieur Jourdain - pourtant au faite quantitatif de sa fortune - appelait de toute sa respectueuse envie « *les gens de qualité* »...

Alors 89... Tu imagines le souffle d'air ?

Ce n'est pas seulement de ces conventions vouées à l'immuable et de l'arbitraire des censures que la Révolution Française délivrait l'artiste ou l'écrivain de quelque naissance qu'il soit, c'était aussi de l'allégeance au mécène protecteur : le droit d'auteur, officialisé dès la nuit du 4 août, n'allait-il pas le faire accéder direct au statut qu'on dirait aujourd'hui d'entrepreneur

indépendant, lui qui n'était guère mieux jusque là que courtisan, larbin de luxe ou sempiternel exilé ?

Libéré, le romantique ? Esthétiquement oui. Contractuellement oui. Et politiquement libéral forcément *un peu*, comme tu le dis de toi-même, puisqu'il devait clairement aux libéraux cette double libération.

Sauf que la politique en soi n'est pas vraiment son truc, et le spectre de la Terreur jacobine le poursuit. Aristocrate et chrétien de culture, il lui faudra atteindre la moitié du siècle et les ultimes soubresauts de la monarchie pour oser (et encore !) s'afficher républicain. Son choix d'artiste, son domaine d'élection, pour ne pas dire son champ d'expertise, et qui le place d'emblée au-dessus de la mêlée des révolutions et contre-révolutions, son truc de pur des purs à lui, ce n'est pas la Raison mais le Sensible.

Et son *intérêt objectif* de désormais libre professionnel du Beau (de l'Emouvant, du Passionnant, de l'Admirable, de l'Exaltant...) même s'il ne se dit pas ça comme ça, même si chacune de ses pratiques bénéficie à l'époque d'un quasi monopole en matière de diffusion des goûts et des couleurs, c'est surtout de conquérir et de fidéliser au plus vite ce qu'il faut bien appeler *une clientèle*.

La plus vaste possible - comme il convient en économie marchande - s'il veut en vivre...

Alors oui. La politique trop clairement partisane exceptée, où tant de purs rationalistes se sont sali les mains et tant d'idéaux discrédités, tous les thèmes lui seront bons qui exaltent cette noblesse dite d'âme et de cœur qui se joue des conventions et dont chaque client potentiel est désormais libre de se sentir habité : l'amour le plus déraisonnable, la foi la plus originelle, la nature la plus sauvage, l'héroïsme le plus transgressif, la générosité la moins sélective et cela jusque dans les milieux les plus roturiers des contrées lointaines et des siècles anciens les moins policés...

Sous couvert évidemment, toujours, et quoi qu'il traite, de la seule valeur commodément incontrôlable susceptible de légitimer quiconque prétend désormais s'affranchir de tous les canons et de tous les modèles : l'absolue bonne foi de son propre *ego*.

C'est qu'elle se doit de ratisser large, la sensibilité du marchand de Beau !

Côté formel (j'allais dire côté emballage...) c'est pourtant un peu moins évident...

Difficile, reconnaissons-le, de se libérer des conventions d'un media comme la littérature dont le matériau n'est constitué *que* de conventions. N'oublions pas que c'est dans des collèges très conservateurs que les écrivains romantiques ont appris celles de ce qu'on appelait encore les *Belles Lettres*. C'est à leur maîtrise qu'ils doivent leur autorité d'experts. Comment oseraient-ils, sans se disqualifier d'emblée, recourir à des parlers vulgaires et des vocables condamnés par leurs dictionnaires de référence ?

Abolie par les jacobins, n'oublions pas non plus que l'Académie Française a été rétablie fissa par la réaction bourgeoise et confirmée par Napoléon. La nouvelle classe dominante, pour les mêmes raisons que l'ancienne, a moins besoin désormais de libérer l'expression que d'en stabiliser les règles et d'en prévenir les débordements : ce n'est pas tant la révolution du Sensible que Monsieur Jourdain attend de la Littérature que la garantie pérenne de sa propre respectabilité, dût-il s'autoriser pour cela d'un clergé laïque hérité de la monarchie et comme tel garant d'un *bon goût* éternel qui transcenderait les régimes.

Si révolutionnaires soient leurs manifestes, toutes les stars du romantisme se devront de lorgner un fauteuil à l'Institut.

Sans doute leurs premiers drames bousculent-ils un peu les sacro-saintes unités et s'emploient-ils à pimenter le sublime d'un soupçon de trivialité. Mais en dépit du chambardement promis par la *Préface de Cromwell* (la plus *extrémiste* du grand Victor...) on continue d'y échanger en vers et dans un langage plus que châtié où la rhétorique se

renouvelle a minima. Et c'est dans le plus classique des alexandrins que Musset se frappe le cœur, siège supposé du génie...

A en faire le bilan, qui sait si le seul grand bouleversement formel de la révolution romantique ne serait pas l'accession du genre romanesque (oui ! de mon cher roman...) au statut d'art littéraire majeur ! Toutes les conditions ne sont-elles pas alors réunies pour autoriser son anoblissement ?

Sa prose est à la fois la moins codifiée de toutes les formes littéraires, la plus lue et la plus accessible au vaste public populaire dont on ambitionne d'exalter la sensibilité. Elle est aussi la plus facilement diffusable dans les journaux et revues, sous forme de brefs chapitres à suspense, par exemple, susceptibles d'éveiller l'intérêt du commun et d'en exciter toutes les impatiences.

Tu sais ? le fameux « *à suivre...* » des feuilletons à l'ancienne.

Mieux encore ! Beaucoup mieux même ! Etant la moins saturée de conventions académiques et de fait la plus libre, comment la forme romanesque ne serait-elle pas la plus à même d'accueillir et de valoriser la rhétorique propre de l'auteur : son lexique favori, sa scansion naturelle, ses figures de prédilection, ses influences plus ou moins digérées sinon ses tics de langage, tout ce qui permettra de l'identifier au moindre de ses paragraphes et qu'on appellera dès lors *son style personnel* ? Style* dont la constance au fil de son œuvre fera gage de sincérité, et à la singularité duquel on reconnaîtra son authenticité de *créateur*, de *grand écrivain* - voire de *génie*.

Ce que je me suis permis d'appeler ailleurs, pour en souligner le caractère éminemment spiritualiste : *l'empreinte digitale de son âme...*

Mais bon... côté finances, même chez les purs prosateurs, il faut bien admettre que la petite entreprise romantique ne pète pas le feu de Dieu. Il est vrai qu'être payé à la ligne n'engage pas le feuilletoniste à l'excellence. Balzac s'épuisera à la tâche. Stendhal, plus désabusé ou plus lucide, dédiera son dernier opus « *to the happy few* ».

D'autant plus glands en affaires, il faut croire, qu'exigeants en qualité...

Certains petits jeunes (Flaubert, le plus clairement) prennent aussi conscience que le mouvement, né du même rejet des conventions classiques et animé des mêmes enjeux messianiques, a fini par générer ses propres conventions, ses propres figures incontournables, son propre académisme pour ne pas dire sa propre imposture...

Quand Lamartine prend sa claque électorale aux présidentielles de 48 (0,28% des suffrages, ça rendrait réaliste le Saint Esprit lui-même...) preuve est faite que le prestige des hérauts de l'âme n'a pas exalté celle du péquin. Il restera aux ego lyriques survivants de versifier sur les derniers thèmes qui feront leur charme et leur gloire : la solitude, le mal du siècle, l'ingratitude des foules et la vanité du présent...

Mort, le grand rêve de libération romantique ?

Exit le libéralisme en art ?

Oui et non...

Il est sûr que si son allégorie peinte par Delacroix jetait aujourd'hui un œil par-dessus son épaule alors qu'elle guide le peuple sur les barricades, elle constaterait qu'il n'est plus grand monde pour la suivre.

Mais écoute autour de toi (ceux du moins qui suivent de loin...) :

L'idée toute faite que l'Artiste, le *vrai*, se doit avant tout de ne pas imiter les Anciens ni se soumettre à leurs règles, d'où l'avons-nous *reçue* sinon du Romantisme ?

L'idée qu'Il doit d'abord « *trouver son style personnel* » inimitable et reconnaissable entre tous s'il veut prouver son authenticité ?

L'idée conséquente que l'épigone, le pasticheur, le faussaire ne sauraient en être un ?

L'idée que l'œuvre d'Art se doit de ne procéder d'aucun *art poétique*, d'aucune recette, d'aucune théorie, d'aucune méthode, mais de la seule talentueuse inspiration de son Créateur et de la sincérité qui l'anime ?

L'idée que la sensibilité du *grand* artiste est au-dessus du commun, et qu'il est *normal* que le commun ne suive pas ?

L'idée qu'Il n'a pas plus de comptes à rendre à la société qu'il ne doit en attendre d'elle : en marge, sinon hors-la-loi ?

L'idée concomitante et devenue non moins *normale*, quoique singulière là où la loi du marché est censée récompenser les meilleurs dans leur domaine, que les plus *grands* pourraient bien être les moins compris, les moins vendeurs, et donc les moins rémunérés ?

L'exception culturelle, comme on dit en jargon politiquement correct...

Mais ne nous plaignons pas :

Il faut admettre qu'ils l'ont quand même bien cherché, les *grands* écrivains et les *grands* artistes de la modernité qui se sont employés, dans le même libéral souci que leurs aînés d'une expression toujours plus directe, plus sincère et plus pure, à s'émanciper tour à tour des conventions de leurs prédécesseurs : ce qu'on a pu appeler, depuis le Romantisme qui en est l'initiateur, la tradition de l'*avant-gardisme* - en référence, bien sûr, à l'héroïsme des novateurs et aux risques mortels qu'ils encouraient.

Ainsi, dans le strict domaine qui nous occupe, a-t-on pu voir en un siècle le roman s'affranchir successivement ou alternativement, avec plus ou moins de bonheur et de pertinence, de toutes les conventions négligées ou ressuscitées par les écoles antérieures.

Des romans d'abord sans romanesque ni intrigue, par exemple, ou sans héros, ou sans psychologie, puis sans descriptions et/ou sans dialogues, sans dialogues et/ou sans récit, sans fioritures ni rhétorique, sans subjonctifs ni passés simples, sans chapitres, sans alinéas, sans ponctuation, sans syntaxe... et sans lecteurs.

Quand l'ultralibéralisme en art fait sens unique de la transgression des conventions communes, que reste-t-il à communiquer quand il n'est plus de conventions à transgresser ?

D'où les problèmes qui se posaient dans les sixties, on peut comprendre sans être expert, à qui décidait d'écrire son premier *vrai* roman.

Pour autant, Fabrice, ne t'y trompe pas.

J'ai pris mes distances depuis longtemps, c'est vrai, tant avec les procédures et les présupposés du Romantisme qu'avec sa turbulente postérité, mais je ne le renie pas plus que Chimène ne hait Rodrigue.

De même que j'aimais mon père et reconnais aujourd'hui tout lui devoir, y compris de m'être construit contre lui, c'est bel et bien en lisant Chateaubriand dans mes livres de morceaux choisis, à douze treize ans, que j'ai commencé à comprendre qu'une certaine façon de parler de la foi pouvait s'avérer bien plus exaltante que la foi elle-même...

(à suivre...)

*Quand Buffon écrivait en 1753 : « *Le style est l'homme même* », le style caractérisait plutôt une aptitude spécifique de l'espèce humaine. C'est le romantisme qui l'a clairement consacré marque d'individuation.